

La poétique du sujet lacanien

Conférence de Charles Melman, psychiatre et psychanalyste
et présentation générale de Camille Dumoulié

(Le texte de ces interventions a été établi à partir de la transcription réalisée par
Corinne Godmer. Qu'elle en soit remerciée)

Camille Dumoulié

Je vous rappelle ce propos de Lacan : « Le prolétaire est serf non pas du maître mais de sa jouissance. » Cette phrase est d'une richesse considérable. Eh bien, ce que nous voyons aujourd'hui, c'est précisément cela : il n'y a plus de maître, dans nos cultures, le patron, c'est la jouissance. De telle sorte qu'on assiste, si vous me permettez ce commentaire ironique, à une étonnante victoire prolétarienne que Marx n'avait pas prévue : la prolétarisation de l'ensemble de la société. Tous prolétaires ! Tous serviteurs ! Tous captifs, obéissants vis-à-vis de la jouissance ! Le grand événement, comme on l'a déjà montré, c'est qu'il n'y a plus de jouissance phallique. Il n'y a plus de jouissance aujourd'hui que de cet objet « construit » à partir des objets partiels, cet objet que Lacan a nommé l'objet petit a. Nous vivons, en Occident, dans le culte du déshonneur. L'honneur n'est plus une valeur, ne vaut plus rien sur le marché, paraît désuet, voire réactionnaire. Rien d'étonnant puisqu'on assiste au triomphe de l'objet petit a, c'est-à-dire du déchet. Il n'y a qu'à voir à quoi ressemble le style de nos rapports... Mais, pour s'en sortir, y a-t-il une autre voie ? Je dirai qu'à mon idée, ce qui vous paraîtra pessimiste, il n'y en a pas. Ne serait-ce que parce que le vœu profond de l'humanité, c'est de mourir, de disparaître.

J'ai tenu, pour commencer et pour présenter les choses de façon catégorique, à lire cette page du livre de Charles Melman, *L'homme sans gravité*, dont la seconde édition vient de paraître en livre de poche (Folio, Essais, 2005, p. 147 ; 1^{ère} éd., Denoël, 2002). Il se présente sous la forme d'un dialogue avec un autre psychiatre et psychanalyste, Jean-Pierre Lebrun. A travers cette page, vous voyez que nous avons affaire, évidemment, à un spécialiste de l'œuvre de Lacan, mais aussi à quelqu'un qui n'est pas seulement psychiatre, psychanalyste ou clinicien, qui est un penseur de la société, de l'histoire contemporaine et, doit-on même dire, comme en témoigne le ton de ses propos, un moraliste dans le sens le plus classique du terme.

Charles Melman a été un des dirigeants de l'École Freudienne de Psychanalyse, créée par Lacan et dissoute en 1980, un an avant sa mort. Par la suite, il a fondé l'Association lacanienne internationale. Son œuvre, considérable, porte sur les divers aspects de la clinique psychanalytique, depuis les *Nouvelles études sur l'hystérie* (Denoël, 1984) jusqu'à *Retour à Schreber* (Publication de l'Association freudienne internationale, 1999). Fondateur de la revue *Passage*, il a aussi publié des articles essentiels dans certains grands quotidiens.

La conférence d'aujourd'hui, « Poétique du sujet lacanien », inaugure une série de séminaires qui vont porter sur cette question de la poétique du sujet. Mais en continuité avec ce thème, M. Melman nous parlera de cette nouvelle configuration psychique qui est la problématique centrale de son livre où il établit le diagnostic de la décomposition du sujet dans le monde néocapitaliste.

Néanmoins, avant de lui donner la parole, je voudrais revenir sur la thématique générale de ce séminaire. Les directeurs d'équipes du centre de recherches ont décidé de consacrer le premier séminaire et le dernier de l'année à un thème commun consacré à la poétique du sujet. Il faut rappeler que la question du « sujet » est un des grands axes de recherche de l'Université de

Nanterre. Par ailleurs, l'approche poétique est une perspective majeure de ce centre de recherche qui n'est pas simplement de littérature comparée au sens strict, puisqu'il associe des chercheurs, et un directeur d'équipe comme Jean-Michel Maulpoix, qui travaillent sur la poésie et la poétique.

Si on peut parler de poétique du sujet, c'est d'abord que le sujet est une création historique, déterminée, bien sûr, par les propriétés générales du langage, mais qu'il est aussi le produit d'une culture donnée et qu'il se transforme avec les mutations socio-économiques. Le sujet, tel que nous l'entendons (encore s'agit-il, pour le moment, d'un sous-entendu que les séminaires à venir auront pour objet d'explicitier), a trouvé une expression essentielle dans le Cogito cartésien qui l'a promu véritablement à l'existence. Le sujet est le fruit d'une histoire occidentale qui commence avec les Grecs. Et donc, s'il y a une poétique du sujet, elle ne peut être qu'une poétique comparée, et même une poétique littéraire comparée dans la mesure où les grands textes de la littérature occidentale sont autant de moments d'expression poétique du sujet : du sujet lyrique — dont parlera Jean-Michel Maulpoix dans la dernière séance de cette année universitaire, du sujet philosophique, du sujet du pouvoir, du sujet du droit, etc. De ces divers visages du sujet, on trouve donc une espèce de reflet dans les grands textes littéraires. Mais peut-être n'en sont-ils pas simplement le reflet, comme le suggèrent ces lignes de Lacan, retranscrites du séminaire qu'il a consacré à Hamlet, intitulé *Le désir et son interprétation*, partiellement publié dans la revue *Ornicar* (1983) : « *Que sont donc les grands thèmes mythiques sur lesquels s'essaient au cours des âges les créations des poètes, sinon de longues approximations par quoi ils finissent par entrer dans la subjectivité, dans la psychologie. Je soutiens sans ambiguïté que les créations poétiques engendrent plus qu'elles ne reflètent les créations psychologiques.* »

Voilà qui rend légitime que des « littéraires » parlent du sujet, puisque le sujet est autant engendré par ces grands textes que ceux-ci sont le reflet de son histoire. Mais alors, dans une perspective comparatiste, on devra se poser la

question : qu'en est-il du sujet hors de l'Occident ? Comment le sujet se mondialise-t-il ? Comment cette création culturelle se transforme-t-elle en un modèle existentiel pour la planète ? Comment devient-on un sujet chinois, un sujet africain, sur le modèle occidental ? Mais aussi, comment le sujet fait-il les frais de cette mondialisation ? Cela nous oriente, évidemment, vers des questions de politique : qu'est-ce que les sujets occidentaux désirent, dans cette mondialisation néo-capitaliste après avoir si ardemment désiré le fascisme ? J'évoque cela pour simplement rappeler quelque chose qui est presque devenu un lieu commun, à savoir que la poétique s'entend et s'écrit souvent, de nos jours, « poéthique », jeu de mots signifiant que la poésie engage à la fois des questions éthiques et des questions esthétiques.

Dans son sens premier, étymologique, la poétique, renvoie à la *poiésis*, au faire, à la fabrique. Or, le sujet est le fruit d'une construction symbolique et imaginaire. En tant que théorie, la poétique a d'abord été comprise comme l'étude des règles propres au discours et à la création littéraire, à l'instar de *la Poétique* d'Aristote. Etre de parole qui émet des signes relevant d'une sémiotique, qui obéit à toute une grammaire, une syntaxe plus ou moins implicite, le sujet est un effet de langage. Il en va ainsi de l'œuvre littéraire, et tout comme une œuvre s'inscrit dans un genre, une forme donnée, le sujet, aussi, existe par son inscription dans un discours. Mais comme toute l'œuvre littéraire, encore, il n'existe qu'à faire émerger la singularité de sa parole.

Historiquement, la poétique a été confondue, de façon plus ou moins légitime, avec le poétique, avec l'analyse de la poésie. Et, de même, le sujet relève du poétique autant que de la poésie. Le sujet est quelque chose qui émerge sous la forme d'un événement du sens, à la faveur d'effets qu'on peut dire poétiques et avec ce caractère de coup de force, de coup de surprise, qu'ont toujours la poésie et la création poétique. Comme l'a montré Lacan, après Freud, le sujet de l'inconscient fonctionne selon certaines lois qui révèlent de la

métaphore et de la métonymie ; c'est dire pourquoi son émergence a ce caractère poétique.

Dans un sens plus moderne, la poétique désigne la théorie des genres, et elle peut consister aussi à dégager une conception de la littérature propre à un ensemble culturel. Elle englobe, ainsi, les *cultural studies*, les études culturelles qui envisagent une œuvre par rapport au contexte psychologique ou social dans lesquels se situe son auteur, prenant en compte son appartenance ethnique ou à son identité sexuelle. De la même manière, il y a des genres de sujets, selon les époques, les pays, les situations sociales, les individus, le sexe. D'ailleurs, voilà une question que je voudrais vous poser à M. Melman : le sujet a-t-il un sexe ?

Enfin, dans son acception structurale, la poétique étudie moins le contenu que les modes d'expression des œuvres. Elle cherche à établir les structures à partir de quoi une œuvre est possible et à dégager les principes d'engendrement de nouvelles structures et de nouvelles œuvres. Eh bien, de même, on peut étudier à quel type de sujet on a affaire, selon les déplacements de la structure, et on peut même se demander quel type de sujet est encore possible.

Dans son sens le plus général, la poétique étudie les conditions minimales pour qu'on puisse parler de littérature. Il en va de même du sujet. Il y a des conditions minimales... Et c'est bien la disparition de ces conditions qui nous fait entrer dans l'ère de cette nouvelle économie psychique dont parle Charles Melman.

Enfin, pour qu'il y ait une poétique, pour qu'on ait inventé cette sorte de science des textes, il faut que le sens ne se réduise pas à la signification, il faut que l'objet créé, le texte, soit lui-même producteur de sens à l'infini et que, donc, il ne se donne pas immédiatement à la première lecture. Il en est encore ainsi du sujet, et on peut dire que le sujet est un objet poétique dans la mesure où il émerge dans un acte de parole singulier qui le fait s'auto-engendrer à partir du discours dont il est pourtant le produit. Le sujet est un effet de la structure, tout comme une œuvre s'inscrit dans un horizon d'attente, comme elle est la

production d'un auteur, d'une culture, d'une société. Mais l'œuvre ne prend pourtant sa valeur poétique et littéraire que dans la mesure où elle existe comme événement — tel le sujet.

Tout l'art des poéticiens est donc d'être à la hauteur de l'événement du sens ou du sujet, pour ne pas enfermer le texte, ni le sujet, dans des cadres préconçus, pour ne pas devenir prescripteurs. Et tout comme il y a eu, par exemple à l'époque classique, des poétiques prescriptives, nous savons qu'il y a aussi une psychiatrie prescriptive, dont s'est séparée la psychanalyse, en particulier lacanienne. Il ne s'agit pas de soumettre l'œuvre, le sujet, l'événement, à des cadres préconçus ni de porter des jugements de valeur, ni de les enfermer dans des structures, comme a pu le faire une certaine poétique structuraliste et formaliste. Car souvent, dans ce cas-là, les structures ou la description des causes se transforment en normes. C'est d'ailleurs ce que Deleuze et Guattari ont pu reprocher à la psychanalyse, que, prétendant simplement décrire, elle transformait le complexe, par exemple l'Œdipe, en norme.

L'un des aspects passionnants du livre de Charles Melman est de montrer que ce qui pouvait passer pour une structure figée, comme l'Œdipe, que ce qui est présenté comme une doxa du lacanisme, à savoir qu'« il n'y a pas de rapport sexuel », pour prendre ces deux seuls exemples, que tous ces piliers de la psychanalyse ne sont pas des dogmes, et qu'ils subissent des mutations historiques. Ce qui montre bien que son approche, à l'instar de Lacan, n'est ni normative ni prescriptive. De là, il faut conclure que le meilleur poéticien doit être lui-même poète ou artiste, c'est-à-dire créateur de sens et non codificateur de signes ou de formes. Il doit donc y avoir une poétique de la poétique, entendue comme l'art d'établir les conditions de possibilités maximales d'émergence de l'infini dans le fini, du singulier dans le genre, de l'intempestif dans l'histoire ou de l'événement dans les catégories du discours.

C'est dans ce sens qu'on peut parler, il me semble, de poétique du sujet lacanien : comment Lacan a-t-il analysé les conditions de possibilité du sujet, sa *poiésis*, sa construction historique ? Mais aussi : comment a-t-il créé une poétique du discours psychanalytique, et même une écriture poétique, celle des *Ecrits*, susceptible de relancer en permanence l'événement du sujet, et donc de faire en sorte que le sujet soit toujours un événement poétique ?

Et c'est là que je laisse la parole à M. Melman.

Charles Melman

Je remercie vivement le professeur Dumoulié de m'avoir invité et je dois dire que grâce à son excellente présentation, j'ai saisi ce que pouvait être le fil de ce que j'allais dire. J'avais préparé mon propos à partir d'un texte dont vous aurez peut-être envie de prendre connaissance une fois que nous aurons parlé ensemble, c'est *La Poétique* d'Aristote, fondamentale si vous souhaitez vous engager dans des questions de poésie, y compris du sujet. Je pense qu'il est difficile d'aborder ce thème de la poétique sans revenir aux conditions premières qui l'ont établi. Mais comme, en cours de route, j'ai su que cet ouvrage ne vous était pas forcément familier, je vais donc le mettre de côté et je vais vous proposer plutôt que nous fassions, si vous le permettez, un travail ensemble, que nous fassions ensemble, je n'hésite pas à leur donner ce nom, des travaux pratiques.

Commençons à partir de ceci : « je vous parle ». Question qui surgit immédiatement, « je » ? Qui ? Alors, la réponse évidemment civile aide à conférer à ce « je » l'identité occasionnelle que l'on sait. Mais c'est une identité qui ne permet que d'avoir un aperçu

parfaitement imaginaire sur ce « je » qui parle. Vous connaissez mon nom, le professeur Dumoulié a bien voulu rappeler quelques-uns de mes exercices, ici et là, ceci étant, et après ? Quels genres d'informations est-ce que cela est susceptible de vous donner ? Alors, on va se tourner du côté de la linguistique : « je vous parle », « je », c'est le « schifter » indiquant dans la phrase le segment spécifique, le lieu d'où s'articule cette phrase, le responsable, l'émetteur. « Je », donc, c'est « je » dans la phrase qui est le responsable de cette phrase. Est-ce que cela nous donne encore une indication supplémentaire sur l'identité de celui qui parle ? Non, bien sûr. On peut, là encore, la supposer à partir de sa phrase, mais elle peut rester, cette identité, celle de celui qui effectivement, là, parle, énigmatique.

Alors on posera une autre question : celui-là qui parle, à quelle autorité se réfère-t-il ? Sur quoi assoit-il l'autorité de son propos ? Parce que si c'est un propos qui ne se réfère à aucune autorité, il est clair que, du même coup, il se trouverait déshérité de cette place d'émetteur : pour être en position d'émetteur, encore faut-il se réclamer d'une autorité. Comme vous le savez par votre expérience personnelle, cela peut être une référence extrêmement variable : cela peut être une autorité qui est celle du patron. Ensuite, vous n'avez qu'à suivre. Mais cela peut être aussi l'autorité de celui qui demande, qui demande avec une telle insistance que vous ne pouvez faire autrement qu'obéir, que céder, comme avec le patron tout à l'heure. Il s'agit donc d'une autorité tout à fait singulière qui va surgir et qui ne prendra pas sa force de la référence à une maîtrise quelconque, mais à

sa faiblesse, et qui néanmoins, agira, aura des effets sur votre comportement. Cette forme est bien connue dans la vie privée, voire sociale, que chacun de nous peut rencontrer.

Mais pour ce qui est de l'occurrence présente, puisqu'on est toujours dans les travaux pratiques, ma référence à moi, ce ne sera pas spécialement le maître, serait-il Lacan. Je prends appui, bien sûr, sur l'enseignement que j'ai pu connaître, que j'ai pu suivre, que j'ai pu apprécier, pour organiser ma pensée, mes démarches. Mais, en tout cas, il n'intervient pas comme celui qui, du même coup, se trouve être le prescripteur de mes propos, comme le ferait un dogme, une religion. Donc, je ne vous parle pas en position qui serait d'un maître. Si vous voulez, on va faire comme dans la théologie négative et on va éliminer tout ce que ce n'est pas. Je ne vous parle pas au nom d'une demande, encore que, sait-on jamais, puisque, comme vous le savez, il y a forcément chez celui qui parle, la demande, c'est une demande fondamentale du locuteur, d'être reconnu. Le sujet, c'est quelqu'un qui parle pour être reconnu. Il y a demande, qui est implicite, dans toute locution émise depuis le sujet, même quand il s'agit du maître puisque le maître n'a pas toujours avec lui les instruments d'exercice de son pouvoir, et donc s'il veut que sa parole fonctionne, encore faut-il que, comme maître, il soit reconnu. C'est le problème philosophique développé par Hegel : le maître attend cette reconnaissance de l'esclave. Avouez qu'il est singulier que ce soit d'un inférieur comme l'esclave que le maître attende, en tant que sujet, d'être reconnu.

Il y a une formule de Lacan que je vous donne. Il reprend cette assertion de Buffon disant que « le style, c'est l'homme ». Et, à son habitude, il tord cette assertion en disant : « le style, c'est le sujet, le sujet auquel on s'adresse ». « Le sujet auquel on s'adresse », dans la mesure où ce qui est attendu du sujet, c'est d'être reconnu. C'est-à-dire que son propos aura forcément à se trouver entamé par, je dirais, ce qu'il suppose être les limites de son interlocuteur. De telle sorte que son désir d'être reconnu passera, en général, par l'acceptation des limites de son interlocuteur pour qu'il puisse, en tant que sujet, être admis. Il y a un certain nombre de gens, qui, dans l'histoire, ont hardiment négligé ces limites et, selon les périodes, il leur a été fait un sort qui n'était pas toujours enviable. Vouloir se faire reconnaître en tenant des propos qui ne sont pas marqués par l'entame supposée commune entre le locuteur et l'interlocuteur, il arrive que cela coûte cher. Il y a des gens qui se sont fait sévèrement punir pour dire ce qu'il ne convenait pas dans leur adresse, et ceux que cela amuse pourront aller vérifier que Lacan était certainement de ceux-là, malgré les précautions qu'il a pu prendre.

Revenons, par exemple, à ce qui, ici et maintenant, me concerne. Qu'est-ce qui assoit ce « je » qui s'adresse à vous et dans ses dispositions diverses que j'ai essayées de vous décrire. On va dire que je vous parle au nom d'un savoir, ce qui n'est pas faux. Pour vous parler, je prends appui sur un savoir. Un savoir dont la fonction de l'enseignant, en général, est de le transmettre. Mais nous allons supposer un instant que ce savoir, sur lequel je me fonde, est

scientifique, que c'est le meilleur, le plus sûr. C'est le savoir auquel, aujourd'hui, comme vous le savez, nous accordons le privilège d'être le savoir organisateur de tous les autres, c'est-à-dire servant de référence à tous les autres. Ou bien vous entrez dans le cadre de ce qui relève d'une évaluation chiffrable, scientifique, ou bien vous restez dans ce qui fonctionne comme estimation quantitative. Le savoir qui, aujourd'hui, donne l'autorité indiscutable à celui qui prend appui sur lui, même quand c'est un pseudo savoir, c'est celui qui est déclaré scientifique. Ce savoir est le savoir maître absolu.

Sauf que, voilà qui nous ramène tout de suite à notre sujet : c'est un savoir qui n'implique aucun sujet. Le savoir scientifique, le savoir mathématique, élimine le sujet. Autrement dit, ce qu'il faudrait pour que je fasse un propos qui soit devenu scientifique, ce serait d'aller au tableau et d'y écrire des formules. Ce que je pourrais faire : je sors d'un colloque de psychanalyses où il y avait de superbes formules, avec des dessins et des tas de choses qui laissaient l'auditoire assez abasourdi. Même lorsqu'il s'agit de spécialistes, le savoir, c'est ce qui forclot le sujet. Et Aristote, pour revenir à notre texte, avait déjà dit puisque le sujet était tout de même le singulier, qu'il y a science du général mais pas du singulier. Autrement dit, le singulier, la science n'en a rien à faire. Et c'est bien comme cela qu'aujourd'hui nous sommes traités, les uns et les autres, c'est-à-dire par bande, par équipe, par communauté, par zone, c'est-à-dire comme appartenant à une petite généralité : les étudiants de telle année, de telle discipline etc.

Ce que Lacan, là-dessus, vient inaugurer, c'est de dire que, justement, la science est venue éliminer le sujet, celui qui pourrait avoir son mot à dire, celui qui pourrait faire entendre ce qu'il en est de son éventuelle singularité : rien à faire, dehors, ne vient pas déranger le cours merveilleux de l'organisation des circuits, qu'ils soient neuroniques ou électroniques... Eh bien, ce sujet forclos par la science, c'est justement le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire cette apparition dans l'histoire, dans la structure, d'une voix jusque-là complètement inaudible, non perceptible, non apparente. Lorsque vous prenez toute la littérature depuis l'Antiquité jusqu'au XVIIIème, ce n'est qu'avec beaucoup de peine que vous pourriez aller chercher ne serait-ce que l'expression d'un désir inconscient. Avec le XIXème, émerge ce sujet qui parle d'un lieu énigmatique. Alors, on va appeler ça « les profondeurs » ; parce qu'on ne sait pas où le situer et qu'il raconte quelque chose d'étrange, puisqu'il fait état, d'abord, de ce que j'évoquais tout à l'heure : du vœu de se faire reconnaître. Mais il s'agit d'un désir singulier que le discours courant ne lui permet pas d'exprimer : il est interdit ; hors de ce discours courant.

Donc le sujet de l'inconscient est déjà celui de Freud, un effet de la substitution de l'écriture scientifique à ce qui était jusque-là notre référence au verbe, puisque les textes qui nous servaient de références se spécifiaient eux-mêmes d'être primordialement des textes oraux. J'évoque aussi bien Homère que les textes sacrés qui ne furent que secondairement retranscrits. Cette substitution de l'écriture de la science à ce qui était jusque-là notre référence au verbe a pour effet

que, dans le propos que je vous tiens, et qui se réfère à un certain savoir, et qui va s'efforcer autant que possible de se montrer organisé, cohérent, consistant, d'avoir sa logique, ne pas être simplement des assertions, des paraphrases, des fulgurances, des coups de flamme, mais essayer de présenter un texte cohérent, il va se produire ce phénomène étrange que si, dans ce texte que je vous tiens, dans ce propos, vient se glisser une erreur, un lapsus, un jeu de mot involontaire : nous allons tous penser, vous et moi, aujourd'hui, que la vérité de mon propos, est moins dans la consistance que je lui aurais donnée, la réussite de cette consistance, que dans cette toute petite erreur de rien du tout, ce petit lapsus de rien, ce petit achoppement minime. Une oreille est là en attente et pointe.

Ce que je vous raconte est éventuellement très beau, mais la vérité de ce propos tient dans cette coupure : il y a brusquement une fêlure qui se crée, un espace qui s'ouvre, et de ce malheureux lapsus surgit la vérité du « je parle ». Le « je » se trouve animé de cet ordre, de cette consistance, de cette apparente rigueur, cette logique etc., que la vérité du « je » qui parle, réside dans ce rien du tout, dans cette faute grammaticale. Il faudrait développer quelques remarques sur le problème de la grammaire, sur ce qu'est la grammaire, puisque nous sommes dans la foulée de ce qui a fonctionné comme grammaire générative, c'est-à-dire ce qui nous permettrait d'articuler toutes les phrases possibles. Eh bien, la grammaire du sujet de l'inconscient, c'est-à-dire de celui qui, à l'improviste, de l'émetteur comme de l'auditoire, fait surgir ce qu'il en est là de la vérité du désir, cette

grammaire, il faut l'appeler dégénérative. Il n'y a rien de plus surprenant que la grammaire, cette instance étrange. Doù sort cette idée d'une rigueur syntaxique et lexicale, alors que la parole s'autorise un certain nombre de fantaisies, de fautes grammaticales, de libertés. Comment s'est imposée à nous cette rigueur syntaxique qui se présente comme l'autorité à laquelle je ne saurais manquer, faute d'être un ignorant ?

Ce sujet que j'évoquais il y a un instant, ce sujet forclos par la science, ce sujet qui habite chacun de nous à son insu dans la mesure où il n'en prend la pleine mesure qu'à l'occasion de manifestations qui peuvent parfaitement le désappointer, il désarme, défait aux yeux de chacun l'image qu'il se fait de lui-même. Lorsque le jeune Gide découvre qu'il a des penchants homosexuels, c'est quelque chose... Comment le découvre-t-il ? Par le fait que ses propos et sa conduite se trouvent rompus par des expressions, une poétique qui lui permet d'entendre ce qui chez lui organise son désir. J'ai pris cet exemple extrême pour montrer combien le sujet de l'inconscient est susceptible de venir défaire, contrarier, gêner une organisation bien construite et venir dire ce qui est la vérité du sujet. Le lieu qui abrite ce sujet de l'inconscient, le sujet dans sa vérité, dans la vérité de son désir, n'est rien d'autre que cette césure dans la chaîne. Cet espace, cette coupure dans la chaîne, voilà son domicile.

Vous me direz que ce n'est pas glorieux d'avoir une coupure pour domicile. Mais ce n'est pas délibéré, et peut-être que la coupure est encore ce qui est le mieux susceptible de venir servir de place à ce

sujet. Ceux qui, parmi vous, se sont intéressés à la logique stoïcienne peuvent parfaitement y trouver que la cicatrice joue dans cette logique un rôle exemplaire. Et vous vous demanderez pourquoi les stoïciens ont cru devoir faire appel à la cicatrice comme argument dans leur logique. Et que dit ce sujet à l'insu de la conscience ? Il dit un désir dont la cause reste énigmatique. La cause de ce désir inconscient reste une énigme : qu'est-ce qui, au-delà des images de cet objet désiré, provoque ce désir ? Quel est cet objet ? Au-delà des représentations que nous pouvons en avoir, des représentations qui organisent le fantasme de chacun.

Ceci dit pour vous situer l'ingratitude de la politique du sujet non conscient, son extrême mobilité, son caractère parasitaire, son caractère irruptif, brutal, son caractère blessant, pour reprendre la référence à la cicatrice et à Lacan. Lacan raconte lui-même comment, un jour, on lui a fait le reproche d'avoir écrit la phrase suivante : « la femme que j'ai aimé », « aimé », c'est bien peu de chose, il manquait un petit « e », « la femme que j'ai aimé », *lapsus calami*, parce que Lacan connaissait tout de même son orthographe. Et vous voyez comme, dans ce petit « e » qui venait simplement ici faire défaut là où il était attendu, rien que dans la chute de ce petit « e », vous avez toute la vérité de ce qu'était le rapport de Lacan à cette femme. Sans doute trouvait-il que la véritable orthographe était celle-là, qu'il valait mieux écrire à propos de cette femme : « la femme que j'ai aimé » : c'est une femme qui se posait un peu là. Mais vous voyez comme il faut accorder de l'attention à ce qui est de l'ordre de l'imperceptible, et

qui, pour le scripteur, donne la vérité de l'affaire ; voilà qu'elle surgit. Peut-être qu'il ne savait pas de quelle façon il avait aimé exactement cette femme, ce qu'il avait aimé en elle : eh bien voilà... Ça y est. C'est fait.

Ce sujet freudien ou lacanien, ce sujet de l'inconscient, lorsque vous vous accorderez l'extrême plaisir de vous référer à la *Poétique* d'Aristote, vous verrez que ça n'a rien à voir avec ce que les Anciens ont pu connaître. Le sujet antique n'a rien à voir avec ce sujet contemporain. Le sujet antique, c'est d'abord celui de la tragédie. C'est-à-dire quelqu'un qui n'est pas un sujet du tout, parce qu'il est pris par un enthousiasme, une *ubris*, une force, qui l'entraîne au-delà de tout ce qu'il aurait à dire en tant qu'être singulier. Pris dans un processus, il est le porte-voix d'un processus qui le possède où, à la limite, il accomplit son destin. C'est un exécutant, l'exécutant d'une force qui l'anime et qui se présente chaque fois comme étant la force d'un désir qui le possède sans qu'il puisse y contrevenir, avec le paradoxe que cette instance qui le fait désirer impose une norme et, en même temps, exige du héros qu'il la transgresse et aille jusqu'à l'extrême, jusqu'au bout de son désir, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Ce sujet antique n'a strictement rien à voir avec le sujet contemporain, le sujet que nous sommes devenus, c'est-à-dire du fait, justement, de la science. Ce sujet forclos cherche à se faire reconnaître. Le sujet antique a besoin de se faire voir. Vous verrez qu'il y a des choses sensationnelles sur la question du spectacle, du regard, à propos de la tragédie, ce qui étonne Aristote. Il se demande ce que le regard a à

voir dans l'affaire, pourquoi le sujet antique a besoin de faire cela, a besoin de se produire pour un regard.

Eh bien, le sujet contemporain lui aussi, a besoin d'un regard pour être reconnu. Vous savez combien, de nos jours, c'est devenu une industrie et un commerce, cette idée de se faire reconnaître, admettre par un regard : une fois qu'on est passé sur l'écran où le regard public est venu vous adouber, on est quelqu'un. Donc, pour le sujet contemporain, il y a aussi ce regard mais le sujet contemporain n'a plus rien de la dimension tragique. Pourquoi ? Parce que le héros tragique est engagé dans l'outrance par une nécessité qui est conforme à l'exigence même du désir, à ce caractère contradictoire qui est à la fois de fonder une norme et d'exiger de ceux qui ne sont pas pusillanimes la transgression de cette norme, d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Ce qui, alors, s'appelait *ubris*, a pris chez nous un autre caractère, en général innommé, mais qui consiste à être socialement engagés, les uns et les autres, dans l'excès, dans l'outrance. Effectivement, certains, dans notre société, tel le héros tragique, mais sans en avoir les caractéristiques dramatiques, c'est-à-dire sans dramaturgie, vont jusqu'au bout de ce qui va transformer leur désir en un pur besoin, c'est-à-dire vont jusqu'à la mort. J'évoque, bien sûr, notre familiarité avec les toxicomanes, en tant qu'ils sont exemplaires, qu'ils sont les modèles de cette mutation culturelle dans laquelle nous sommes et où nous vivons la consommation jusqu'à la défonce, c'est-à-dire jusqu'à l'outrance. Mais sans que, désormais, se pose la question du respect ou non d'une

norme. Voilà pourquoi ce n'est plus tragique. Il s'agit d'un processus régulier et familier, d'aller jusqu'au bout. Et cela nous engage dans un type de fonctionnement qui fait que l'outrance, aller jusqu'au bout, devient non pas tant la nouvelle règle, car cela ne s'annonce pas comme une règle, qu'un mode nouveau pour se faire reconnaître. Si je voulais aussi me faire reconnaître de vous, il faudrait que j'aie quelques signes extérieurs qui témoignent que, du côté de la défonce, je n'ai pas peur et que même, peut-être bien que j'en sors, que je témoigne du voyage que je viens d'effectuer et qui a été le voyage jusqu'au bout. C'est la figure du héros contemporain, sauf que ce n'est plus un héros puisqu'il ne franchit plus aucun interdit mais se contente de respecter les nouvelles normes sociales qui frisent ce type de fonctionnement, celui qui aujourd'hui nous permet de nous faire reconnaître.

Et dans cette affaire, que devient le sujet, puisqu'il n'a plus de place pour venir exprimer ce qu'il en serait de sa singularité, puisqu'il est comblé et au-delà, comblé par les objets que notre culture et notre technologie rendent tout à fait aptes à lui fournir ? Dans cette affaire, le sujet se trouve éclipsé, colmaté, rendu au silence par les effets proprement physiologiques de cette outrance à laquelle il participe. Ce qui fait qu'aujourd'hui, bizarrement, le sujet de l'inconscient, ce n'est plus spécifiquement ce qui se donne à entendre. Lorsque les psychanalystes reçoivent des jeunes, par exemple, ils ont affaire à des organisations qui ne sont plus du tout de souffrance liée à une mauvaise interprétation des interdits sociaux, moraux ou religieux, tels

que le XIXe et le XXe siècles les ont connus, avec ses productions de névroses. Aujourd'hui, ce à quoi vous avez affaire, ce sont des patients qui viennent parce qu'ils voudraient bien savoir comment trouver une place, un domicile, pour leur singularité. Ils perçoivent qu'il y a, chez eux, une singularité. Mais quel est, aujourd'hui, le type de coupure, de césure, qui serait susceptible de domicilier leur singularité ? Ils commencent à trouver un domicile dans la mesure où leur parole, dans la cure, se trouve organiser un type de silence, va tourner autour du silence, d'une coupure qui peut leur servir de premier repérage d'un domicile possible, d'un lieu où il y a du silence, où il n'y a pas ce bruit dans lequel, aujourd'hui, nous fonctionnons les uns et les autres en permanence avec des écouteurs sur les oreilles.

De ce point de vue, il est assez fascinant de voir les mutations successives dans notre histoire, dans notre culture, des modes d'expression du sujet, de quelle façon nous sommes aujourd'hui entrés dans une période nouvelle, celle dont j'essaie de parler dans ce livre qui s'intitule *L'homme sans gravité*. Alors vous me direz, et après ? Et ce « et après » est parfaitement juste, et après, est-ce qu'après tout nous ne sommes pas plus à l'aise dans le conformisme, et est-ce que nous ne cherchons pas tous, finalement, le rassemblement de notre singularité dans un ensemble qui, justement, lui ferait perdre ce caractère solitaire dont nous souffrons. Car, si je peux associer ma singularité à celle d'un certain nombre d'autres qui seraient dans la même demande que moi, cela devient une demande collective très forte. Enfin, c'est un soulagement. Cette singularité est-elle essentielle

pour l'humanité, pour la sauvegarde de l'humanité ? J'utilise ces termes avec l'emphase que vous entendez. Est-ce que la sauvegarde de la singularité serait nécessaire à celle de l'humanité, puisque, après tout, cette singularité, est-ce que nous en voulons ? Est-ce que nous apprécions d'être seuls comme sujets de cette singularité ? D'être dans ce désir solitaire que nous n'arriverons que très rarement à faire reconnaître par le partenaire conjugal ? Tel le problème des *conjugo*, comme on dit ? Quel est celui qui dans la *conjugo* a su faire reconnaître et respecter ce qu'il en était de sa singularité, sans que la *conjugo* ne se brise ?

Au fond, qu'a fait Lacan, sinon écrire une logique de la singularité du sujet, autrement dit, en donner l'écriture scientifique. Je me trouvais, il y a trois semaines, en Ukraine. Figurez-vous qu'à Kiev, il y a des gens qui s'intéressent à la psychanalyse et à Lacan. C'est formidable ! Ce sont des gens à qui a été brusquement offerte l'expression de la singularité scientifique, avec immédiatement deux effets aussitôt perceptibles. D'une part, le type d'uniformisation qu'implique l'économie de marché, autrement dit : tous ensemble derrière les mêmes satisfactions, et, d'autre part, les églises pleines de jeunes. Il faut déjà être au-delà de la singularité, de ce qu'on appelle, d'un terme pompeux, la liberté. Alors même que, politiquement, elle vient d'être donnée, elle vient d'être rendue, elle ne cherche qu'à s'abolir. Tel est le caractère précaire d'une singularité dont il nous reste, pour chacun, à essayer d'apprécier la place, la juste place, dans le fonctionnement aussi bien social que privé.

Remarquez bien que son expression traditionnelle, en clinique, c'était l'hystérie. L'hystérie est l'expression de la singularité, celle du sujet qui ne se reconnaît pas et ne peut pas accepter l'ordre, le conformisme existant. Avec ce problème, aujourd'hui, tout à fait nouveau, qu'il n'y a plus d'anticonformisme. Essayez aujourd'hui d'être anticonformiste. Quelle est la place possible de l'anticonformiste, sauf à vous réclamer d'un territoire ou d'une religion qui se trouverait non conforme avec celle du milieu dans lequel vous vivez ? C'est-à-dire que l'anticonformisme est lui-même pris dans un conformisme. Mais est-ce que vous assistez aujourd'hui à l'expression, dans nos journaux, dans nos livres, dans notre pensée, de ce qui serait un anticonformisme ? Cela a toujours existé, jusqu'à ces dernières années, cette place qui venait dire, qui venait interroger le conformisme en témoignant qu'il n'était pas tout, qu'il ne résorbait pas tout, qu'il n'englobait pas tout, et qu'il y avait une vérité forclosée qui se trouvait là, de l'autre côté, qui ne demandait qu'à se faire entendre. Sauf que, une fois que l'anticonformisme s'était fait reconnaître, il avait le malheur, en ce qui nous concerne tous, de devenir le nouveau conformisme lui-même. D'accord. Mais, en tout cas, l'anticonformisme existait. Aujourd'hui, qui dira, dans notre société, où est l'anticonformisme ? Il ne se manifeste que sous des formes immédiatement identifiables à des modes de vie antécédents : pastoraux, comme la simplicité de l'agriculture, le respect des traditions, le respect des valeurs anciennes. Voilà la forme que peut

prendre aujourd'hui l'anticonformisme. C'est-à-dire non pas une avancée, mais un retour à ce qui était avant.

Je n'apporterai donc pas de conclusion sur une question qui appartiendra sûrement à chacun d'entre vous, chacun d'entre nous, par son travail et sa description. Quelle serait aujourd'hui la poétique du sujet ? Voilà la question d'actualité évidente que le Professeur Dumoulié a mis au programme de recherche. A quoi est-ce que vous allez reconnaître aujourd'hui la poétique d'un sujet ? Peut-être que ce sera simplement dans la poésie. Peut-être que ce sera son dernier refuge. La poésie, c'est-à-dire l'usage évoqué tout à l'heure de la métaphore. Il y a, dans *la Poétique*, une phrase d'Aristote sensationnelle que j'ai notée pour vous, dont voici la traduction littérale : « Bien faire les métaphores, c'est voir ... » quoi ? « Bien faire les métaphores, c'est voir ... », qu'est-ce que ça fait voir, quand on fait bien les métaphores ? Ça fait voir, alors là on tombe à la renverse, ça fait voir « le semblable », ça fait voir « le semblable qu'il y a derrière ». Ça fait voir « le semblable qu'il y a derrière » et là, j'interprète comme j'en ai le droit : derrière toutes les métaphores, il y a quelque chose qui est semblable, et ce semblable, nous pouvons, 2500 ans après, lui donner un embryon de réponse, ce semblable, que célèbrent toutes les métaphores, c'est-à-dire cet objet qu'elles essaient de représenter mais qu'elles ratent puisque ce ne sont jamais que des représentations, que nous-mêmes sommes en représentation. Donc ce qu'elles disent, les métaphores, c'est ce semblable qui est le ratage

permanent, la coupure permanente, l'espace, là, silencieux, susceptible de servir de domicile à un sujet.

Sinon, à défaut, nous allons nous consoler soit de la continuité de l'écriture scientifique qui se moque radicalement du théorème de Gödel, lequel montre que, justement, toute écriture scientifique a une limite, mais cela, elle s'en moque, cela l'indiffère d'autant que la technologie repousse constamment toutes les limites. Soit nous aurons affaire à la science, au fait que l'espace dans lequel un sujet pourrait se tenir sera de plus en plus précaire, soit il y aura notre propre vœu de venir fondre la fragilité de notre singularité dans une communauté. Cela porte un nom, aujourd'hui, cela s'appelle le communautarisme — dont les dimensions sont extrêmement variables. Peut-être avez-vous, vous aussi, rencontré, le vendredi soir, dans Paris, les groupes qui font du roller. C'est merveilleux et c'est en même temps, pardonnez moi, j'espère ne pas être tout à fait le seul à l'éprouver, angoissant. Angoissant parce que ce millier de personnes, dont vous ne savez pas d'où elles viennent, dont vous ne savez pas où elles vont, où vous savez qu'il n'y a pas de chef, qu'il n'y a pas de mot d'ordre, il n'y a pas d'idéologie, il n'y a pas de politique, qu'est-ce qui les rassemble ? Qu'est-ce qui les met ensemble dans cette masse qui défile de façon très élégante et harmonieuse ? Cela est très beau, très vif et aérien... Maintenant, nous surfons tous, maintenant qu'il n'y a plus le mètre, dont parle Aristote dans sa *Poétique*, il n'y a plus de scansion, il n'y a plus de césure. On vit, on plane : *L'homme sans gravité*. C'est le flux. Et vous vous dites, qu'est-ce qui les met

ensemble ? Quel plaisir particulier trouvent-ils, ils pourraient aller faire du roller tranquillement, chacun de son côté, mais quel est le plaisir supplémentaire éprouvé dans cette réunion des singularités ? Rassemblés autour de quoi ? Du même objet ? C'est le même objet, c'est le fait de jouir du même objet, ça n'a plus rien à voir avec ce qui serait partagé, la communion à l'endroit d'un dieu. Aucun rapport. Jouir du même objet et puis, dans cette espèce de grand rallye, nous pourrons de nouveau, la semaine suivante, célébrer le culte de cet objet qui aurait pu rester singulier, dont l'usage aurait pu rester singulier.

J'espère que je ne vous ai pas trop ennuyé par ces quelques réflexions et déçu par les approches que je souhaitais improviser. Enfin... que j'ai été amené à improviser. Et je vous remercie pour votre attention.